Zeitschrift: Magazine aide et soins à domicile : revue spécialisée de l'Association suisse des services d'aide et de soins à domicile

Herausgeber: Spitex Verband Schweiz

Band: - (2014)

Heft: 6: Actuel

Rubrik: Dossier "Spiritualité" : le besoin de réponses à des questions

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le besoin de réponses à des questions

L'esprit, la religion, la quête de sens, tout ceci est lié – et cependant il est difficile d'en donner une définition générale. Démarche individuelle par excellence, la spiritualité peut apporter à chacun une réponse différente. Dans le monde des soins, elle est assurément une aide.

«Le Spiritual Care donne des forces dans une situation donnée.»

Qu'est-ce que le Spiritual Care? Isabelle Noth, Professeure de théologie, donne un avis scientifique et critique.

Magazine ASD: Isabelle Noth, dans quelles situations la spiritualité peut-elle nous aider?

Isabelle Noth: On découvre la foi quand on en a besoin. Une situation connue d'un grand nombre d'entre nous est la perte d'un être cher. On a l'impression de mourir avec lui et que la terre s'effondre sous nos pieds. C'est alors une consolation de sentir que quelque chose nous porte. Cette expérience d'être porté au-dessus de l'abîme, cela se vit dans la foi et le bienfait de la spiritualité.

La Spiritual Care est donc essentiellement un soutien? D'où vient-il?

Le Spiritual Care repose sur la tradition anglosaxonne d'une «Spirituality» indépendante de l'église, totalement transversale sur le plan des religions et des confessions.

A l'origine, le terme vient des soins palliatifs. Cicely Saunders, infirmière britannique très connue qui a été une pionnière des soins palliatifs au Royaume Uni et est décédée en 2005, a déclenché le mouvement: un accompagnement de qualité pour les personnes atteintes de maladies incurables ou en fin de vie. En 2002, l'OMS a intégré la notion de besoins spirituels dans sa définition du Palliative Care. Au même titre et avec la même valeur qu'un accompagnement médical, soignant, psychologique et social.

«La guérison physique ne peut pas être le but ultime d'une position spirituelle.»

Isabelle Noth, professeure de théologie

Photo: iStock

On peut trouver une orientation à travers le Spiritual Care, dit Isabelle Noth.
Bild: zvg

Biographie express

swe. Isabelle Noth est professeure de psychologie et de pédagogie des religions à la Faculté de théologie de l'Université de Berne. Elle est à l'origine d'une nouvelle formation CAS en Spiritual Care menée conjointement par les Facultés de médecine, de sciences humaines et de théologie et qui sera donnée dans cette institution à partir de 2015. Isabelle Noth a été pasteure et a travaillé comme aumônière dans des cliniques et des établissements de détention. En 2014, elle a publié en collaboration avec Claudia Kohli Reichenbach un livre consacré au sujet: «Palliative und Spiritual Care» (Editions TVZ, Zürich).

Est-ce que cela est utile surtout en fin de vie?
Des études empiriques montrent que les questions de sens et de transcendance se posent effectivement de manière plus nette à ce moment-là, mais les périodes de crise peuvent survenir tout au long de l'existence. Le Spiritual Care a donc aujourd'hui une assise plus large. Sur le plan de la terminologie, certains collègues aux Etats-Unis ont passé du «Pastoral Care» au Spiritual Care, ce qui correspond aussi davantage à une société plurielle et multireligieuse. Le Spiritual Care n'est pas réservé uniquement aux chrétiens ou aux croyants. Il tend à répondre aux questions de vastes cercles où l'on trouve également des athées et des humanistes.

Comment le Spiritual Care agit-il?
Tout dépend de la personne et de la situation. Idéalement, cela donne une piste sur la meilleure manière d'aborder une situation de vie critique. Les gens y trouvent du sens et une plus grande sérénité. Ils se sentent renforcés face à leur problème. Le Spiritual Care n'agit pas seulement sur les patients, mais également sur leur entourage.

Y a-t-il des preuves scientifiques de son efficacité?
De nombreuses études spécialisées montrent que la spiritualité et la religiosité peuvent stimuler la capacité et les forces de résilience. Elles profitent également aux stratégies de «Coping» permettant de gérer la situation.

Et la spiritualité a-t-elle le pouvoir de guérir?
J'hésite à répondre à cette question, car elle est vraiment délicate. La spiritualité et la religion peuvent être instrumentalisées. Dans son essence, toute spiritualité proche de la vie reconnaît l'être humain également en tant que malade. Il y a là une question de dignité inaliénable, indépendamment de tout ce qui a trait à la maladie. La guérison sur le plan de la santé physique ne peut pas être le but d'une position spirituelle. Une attitude bienveillante, en revanche, peut l'être. Si la spiritualité avait la guérison pour objet, qu'en serait-il des personnes atteintes de maladies incurables ou de démence? Leur vie ne vaudrait-elle plus d'être vécue?

Qui fait du Spiritual Care? Seulement le pasteur, ou aussi la soignante?
Le Spiritual Care se distingue par le multi-professionnalisme. Les soins, la médecine, la psychologie, la pédagogie et le travail social fonctionnent ensemble. Les soignants et les médecins se forment dans ce sens pour mieux accompagner les gens dont ils s'occupent. Ils aiguisent leurs perceptions. Cependant, les cas de crise existentielle aiguës devraient plutôt revenir à l'assistance spirituelle, qui implique des compétences et une formation spécifiques.

Les médecins sont-ils ouverts au Spiritual Care?
Une partie d'entre eux est sceptique et y voit des images anciennes de chamanes. D'autres ne se sentent pas à l'aise pour intégrer les besoins spirituels du patient dès l'anamnèse, et je les comprends. Il faut une certaine humilité et ne pas se surestimer si l'on veut obtenir une bonne collaboration interdisciplinaire. Enfin, il s'agit de percevoir les rapports qu'il peut y avoir entre différentes choses, comme le Spiritual Care encourage à le faire.

Par exemple, une otite signalant qu'on ne veut pas entendre?
Non. La maladie existe aussi et il faut se garder de toujours vouloir expliquer, interpréter ou même glorifier les maux. Certaines souffrances n'ont aucun sens: il n'y a qu'à voir le monde dans lequel nous vivons, toutes ces souffrances inutiles... c'est terrible. Il ne reste alors, pour rester dans le registre prophétique et biblique, que la complainte.

Interview: Susanne Wenger

Photo: istock

La spiritualité est une affaire personnelle

Esprit, transcendance, réincarnation: où sont les limites entre la spiritualité, la religion et l'illusion? Le besoin de spirituel évolue-t-il avec l'âge? Le regard d'un spécialiste des religions, Georg Otto Schmid.

Si la notion de spiritualité semble avoir une multitude d'acceptions différentes, Georg Otto Schmid ne met qu'un contenu bien défini dans ce vaste réceptacle: la religion.

Spécialiste des religions et des sectes, il nous reçoit dans sa salle de réunion à Rüti (ZH) où les livres sont empilés du sol au plafond: des ouvrages de référence servant à des demandes qui lui sont adressées à propos d'une secte ou d'une pratique nouvelle, par exemple. Pour lui, le spirituel rassemble tout ce qui a trait à la transcendance. «La croyance en quelque chose qui renvoie au-delà de l'existence terrestre.» Ainsi, celui qui pratique la méditation mais a par ailleurs une vision strictement athéiste et matérialiste, n'atteint pas la spiritualité. Même si la méditation lui apporte des bienfaits. «Il lui manque la chose de l'esprit, de l'âme», résume Schmid.

Pour lui, la différence entre religion et spiritualité réside dans l'image que véhicule chacun de ces termes aujourd'hui. «La spiritualité évoque l'expérience personnelle, dans un registre qui est sérieux, tolérant, éthique. Alors que la religion désigne plutôt ce qui est dogmatique, répressif, parfois même l'oppression de la femme.» Mais l'expert ne veut pas simplifier à l'excès, et trouve intéressant d'observer les zones d'ombre, au lieu de simplement les écarter. Surtout lorsqu'on est passionné par quelque chose. «Les dangers, je les connais et je les reconnais, alors je sais m'en protéger.» Ce qu'il se passe lorsqu'on croit déplacer les risques ailleurs, Georg Schmid le voit bien dans son travail quotidien. «Récemment, une personne m'a demandé conseil pour sa parente qui se soumet à une incarnation de Dieu et y perd toute sa fortune.»

Sectes et diagnostics

Il ne parle pas à ce propos de «secte». Ce n'est d'ailleurs pas le plus important. «La question qui se pose dans mon travail est plutôt: est-ce bon pour la personne concernée ou non? Car la même congrégation peut être bénéfique pour une personne et néfaste pour une autre.» Et même sans aspects négatifs, le novice est amené à se demander: s'agit-il de spiritualité lorsqu'on parle d'une incarnation divine? Dans d'autres domaines scientifiques, une conviction de ce type serait qualifiée de psychose. «L'un n'empêche pas l'autre», explique Georg Schmid. «Si l'on soumettait de grandes figures spirituelles ou mystiques du passé à des tests psychiatriques aujourd'hui, certains d'entre eux seraient... diagnostiqués.»

Le spécialiste précise que dans certains cas, l'illusion ou la folie peut être nourrie par une activité spirituelle. Il est alors important d'aider la personne à distinguer la réalité et ce qui se passe à l'intérieur d'elle-même. «Si son entourage a un rapport sensé avec le spirituel, cela aide.» Georg Schmid ne constate pas dans ses consultations une plus grande spiritualité chez les personnes malades que celles en bonne santé; de même, ce n'est pas parce qu'on est irréligieux qu'on est malade, souligne-t-il. «Il y a des gens qui vivent très bien sans religion.»

Georg Otto Schmid, expert des religions

Renouer avec son enfance

Parfois, le désir de spiritualité se développe assez tard. «Pour les personnes âgées, la question de ce qu'il y a après la mort ou non devient plus importante. Le succès dans les choses matérielles et terrestres, en revanche, devient secondaire. Dans cette phase de leur existence, elles sont attirées par des enseignements qui vont plus loin.» L'enseignement que l'on choisit alors dépend beaucoup de ce qu'on a vécu. «Souvent, on a tendance à redécouvrir la spiritualité de son enfance, sous une forme différente, plus adulte.» Lorsque, dans sa quête de spiritualité, quelqu'un ne parvient pas à se reconnecter avec son enfance, Georg Schmid recommande une anamnèse détaillée. «Quels sont les déficits vécus par cette personne? Quand la vie lui a-t-elle souri? Et qu'est-ce qui lui fait du bien actuellement?»

L'anamnèse est la base pour déterminer ce qui convient à la personne. Et si la spiritualité lui correspond, dit-il pour conclure, elle peut être enrichissante et même salutaire.

Sarah King

www.relinfo.ch

Biographie express

sk. Georg Otto Schmid est né en 1966 à Coire et y a vécu son enfance. Il a étudié la théologie et les sciences des religions à Zurich et à Bâle. Depuis 1993, succédant à son père, il tient à Rüti (ZH) le bureau d'information protestant «Eglises – Sectes – Religions».

Dominique Roulin: «Il faut utiliser ses propres compétences.»

On l'appelle Miss 200 000 volts, ou plus affectueusement «la Pastourelle». Elle a été femme d'Eglise, directrice d'un centre de détention pour mineurs, accompagnante de personnes vivant avec le sida – toujours à l'écoute des autres, mais aussi de ce que lui dit son propre instinct. Une approche qui peut sans doute aider les soignants.

Dominique Roulin a une belle voix grave et posée – une voix radiophonique ou de théâtre. Lorsqu'elle était pasteure, elle se faisait entendre ainsi, sans avoir besoin de lever les bras. Et dans ce qu'elle dit aujourd'hui, c'est pareil: chaque mot porte, et l'humanité coule avec une évidence et une clarté qui font du bien. Evidemment, sa formation de théologienne, son expérience de la vie, qu'elle dit transmise par les gens, et ses nombreuses lectures qui ont contribué à forger ce sixième sens pour l'autre. Mais c'est sa passion de comprendre qui est le fondement de tout, et dont elle partage le souffle lorsque cela peut aider quelqu'un.

Donner du sens, plutôt qu'un sens

«Toutes les personnes confrontées à une maladie chronique ou incurables sont dans cette situation particulière où elles se posent des questions existentielles. Pourquoi moi? Qu'ai-je fait de ma vie? Pourquoi ai-je vécu? Selon moi, cela relève davantage d'une énergie spirituelle que de la religion. Ce qui compte alors est de trouver un lien, un écho qui donne du sens et apporte des réponses à ces questions. Sentir qu'on a vécu, c'est reconnaître son identité, et que la vie en valait la peine. D'ailleurs, mourir suppose d'avoir eu une existence!»

Après un décès, Dominique accompagne les proches chaque fois que cela est possible. Elle explique qu'il est alors important pour ceux qui restent de faire une «narration» de ce qui s'est passé. Ce récit, composé des éléments que l'on a – et peu importe qu'ils soient subjectifs – doit être formulé pour mieux accepter le décès et poursuivre sa vie. «Sinon, on reste bloqué dans le chaos», raconte-t-elle en précisant que cette démarche est éminemment spirituelle. «J'ai vu des gens qui se mettaient à pleurer quarante ans après un décès, car ils parvenaient enfin à y mettre du sens, à savoir pourquoi!»

«Sentir qu'on a vécu, c'est reconnaître son identité.»

Elle le dit: son premier outil est le bon sens. «L'écoute n'est pas de faire dire des choses aux gens, mais les rencontrer là où ils sont.» Autrement dit, les laisser dire ce

qu'ils veulent vraiment partager. Et pour Dominique Roulin, tant pis si les règlements ou le cahier des charges veulent alors imposer plus de distances avec l'individu. Elle en a fait l'expérience avec des adolescents, qui comprenaient parfois mieux que leurs éducateurs que l'autorité n'est pas à confondre avec le pouvoir. Et si elle a quitté l'Eglise protestante, c'est qu'elle en attendait quelque chose de plus: un discours à transmettre. «Il n'y avait rien à dire sur rien. Ni pour sous-tendre des décisions qui étaient prises, comme la fermeture du Ministère Sida. Alors je suis partie.»

Fan de connexions en tout genre

Que ce soit pendant des nuits de garde aux soins intensifs, en organisant du micro-crédit pour les démunis ou simplement en élevant seule sa fille, elle-même maman aujourd'hui, Dominique Roulin n'a jamais cessé de faire appel à ce fameux bon sens commun. Ce qui ne l'empêche pas d'être fascinée par l'apport des neurosciences et de se questionner sur les connexions multiples dont le cerveau humain a été doté, en particulier en relation avec la mémoire.

Aujourd'hui, Dominique s'interroge sur ce qui lui reste de sa voie. De toute évidence, elle cherche encore à tout comprendre, aussi bien les êtres que les gadgets high tech. Et bien sûr, elle continue à être là pour les autres, notamment pour des cérémonies ou comme amie accompagnante, parfois depuis 30 ans. Sa vision est lucide, mesurée, éclairée. Aux soignants qui parfois, ont de la difficulté avec un patient, elle conseille d'écouter leur for intérieur. «On ne peut pas aimer tout le monde, ni être aimé de tout le monde. Il faut utiliser ce qu'on a à l'intérieur de soi. Si cela coince, parlez-en, discutez avec vos collègues, mais ne vous forcez pas. Et s'il le faut, passez le cas à quelqu'un d'autre!» On imagine Dominique Roulin sur sa Harley-Davidson pour dire les mots de la fin: «On n'est pas fini, il faut avancer!»

Nicole Dana-Classen

Toute une vie aux côtés des plus fragiles

Dominique Roulin est née en 1958 dans la banlieue parisienne. Dès l'âge de douze ans, elle commence à visiter des enfants et des personnes âgées à l'hôpital, pendant ses heures de loisirs. A 17 ans, elle entre en Faculté de théologie. Pendant ses cinq années d'études, elle se marie à un pasteur partageant les mêmes convictions. Ils partent un an en Amérique Centrale. Son premier poste de pasteure est à Paris, dans un foyer protestant très engagé auprès des plus démunis. Elle travaille avec les adolescents du quartier, dans la rue, mais aussi les femmes, mères de ces jeunes, et leur apprend à lire et à écrire. En 1987, elle arrive à Genève pour un poste de pasteure dans un foyer d'étudiants. C'est l'époque de sa rencontre avec le sida, les personnes vivant avec ce virus. Petit à petit et pendant plus de vingt ans, elle tisse une toile solide: travail avec les services sociaux, juridiques, les familles, les écoles, les politiques et le monde médical… Elle comprend l'importance de la complémentarité dans le travail d'aide. Son identité de pasteure lui permet d'offrir aux gens un espace privilégié de rencontre et d'écoute, en dehors de tout enjeu thérapeutique, éducatif ou social. L'arrivée des trithérapies en 1996 à Genève bouleverse le monde du sida. En 2005, l'Eglise Protestante de Genève, employeur de Dominique, ne considère plus l'engagement pour le sida comme prioritaire et ferme le Ministère Sida qu'elle a créé. Elle devient alors consultante sociale Sida pour l'accompagnement des personnes venant d'autres cultures et celles qui souffrent de troubles psychiques aux Hôpitaux Universitaires de Genève, ainsi que l'aumônière référente des soins intensifs et des cancers ORL. En 2007, Dominique Roulin démissionne d'une Eglise protestante «repliée sur soi», ce qui fait du bruit dans la Cité de Calvin. Répondant à la demande du directeur d'Emmaüs et de l'Abbé Pierre, elle prend la direction de la Halte Femme à Carouge. Ce contrat prend fin abruptement en raison d'une restructuration. A la recherche d'un emploi, elle postule pour la direction de la Clairière, centre de détention pour mineurs, alors en pleine restructuration. Après une série d'évasions record, Dominique Roulin est écartée par l'Office pénitentiaire et poussée à la démission. A la suite de ces événements, cette femme remarquable, titulaire d'une licence et d'une maîtrise en théologie, ainsi que d'un Master européen en soins palliatifs et thanatologie, membre de la commission d'éthique de la recherche aux HUG, se retrouve au chômage pendant près de deux ans. Mais la vie parfois est bien faite: Dominique vient de prendre la direction de l'OrTra, une organisation qui réunit des représentants des milieux de la santé et du social du canton de Genève. Ici, face aux représentants d'employeurs, des associations professionnelles ainsi que des syndicats, elle est à nouveau au cœur des vrais sujets de société.

«A la fin, seul compte le dévouement»

Cela fait plus de vingt ans que Gabriel Looser accompagne ceux qui s'en vont. Cette expérience lui permet de ressentir à la fois compassion et équanimité. Tout en reconnaissant que la mort n'est régie par aucune règle.

Une prairie fleurie, un banc en bois. Imaginons qu'un randonneur s'approche, s'assied et se repose. En temps voulu, il se lève et continue son chemin. Gabriel Looser contemple ce paysage miniature dont on lui a fait cadeau après avoir assisté à un de ses séminaires. «On peut tout à fait me comparer à ce banc en bois», dit-il. C'est l'endroit où peuvent «reposer leur âme» ceux qui se trouvent sur le chemin vers la mort.

La mort qui gêne

Gabriel Looser est assis au bureau dans son appartement en vieille ville de Berne. Des dessins de son petit neveu ornent le mur. A l'entrée, une vieille baignoire aux motifs en damier romain, comme si elle s'était égarée. Autrefois, la pièce servait de salle de bains. C'est d'ailleurs les salles de bains qui ont jadis incité le théologien fraîchement diplômé à penser de plus en plus souvent à la mort. «Dans l'euphorie du progrès et du changement techniques, les mourants sont devenus gênants. Dans ma fonction d'aumônier d'hôpital, j'ai vu des mourants être transportés dans la salle de bains pour que leur mort ne dérange pas. Par sentiment d'impuissance face à la mort? Je me suis senti tout aussi impuissant.»

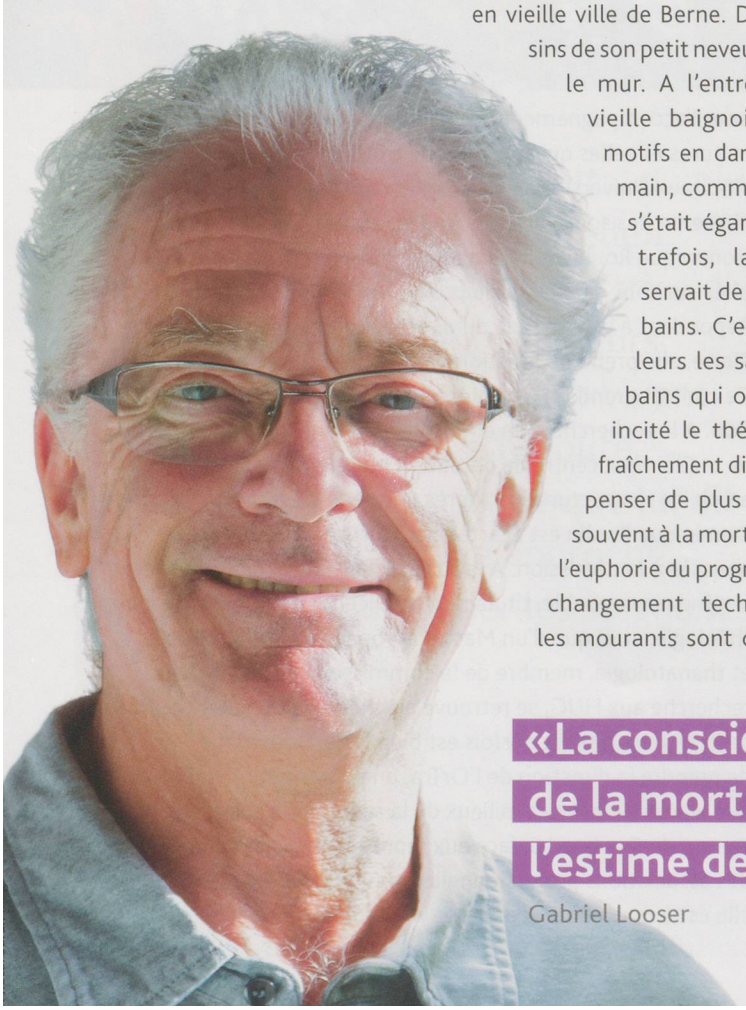
Gabriel Looser n'est pas resté longtemps désemparé. Il s'est familiarisé avec le sujet de la mort et les cultures qui ne connaissent pas de tabou face à la mort, par exemple le bouddhisme tibétain. «Le bouddhiste tibétain rencontre la mort d'une façon naturelle et décontractée, comme l'événement le plus important après la naissance.»

Gabriel Looser approfondit donc ses connaissances pour ensuite les partager avec d'autres. Après avoir dirigé de nombreux séminaires, il établit sa propre entreprise dans son appartement à la Junkerngasse. «Institut für spirituelle Sterbebegleitung» – accompagnement spirituel en fin de vie – lit-on sur son site Internet.

Vivre la spiritualité sans prosélytisme

Son approche, dont il dit qu'elle se démarque nettement de l'accompagnement habituel, consiste en une prise de conscience des éléments physiques de nos jours, conscience qui ne peut vivre la mort qu'en tant de «désastre final». Cela vaut pour le corps. Mais il y a plus: il y a une âme qui s'en va. «C'est ma conviction profonde, mais je refuse de faire du prosélytisme.» L'âme est donc au centre de toute l'attention donnée par Gabriel Looser pendant son travail. «La plupart du temps, l'âme traverse un processus important qui mène à la compréhension, mais peut s'avérer douloureux.»

Pour Looser, il est difficile d'expliquer son travail avec des mots. C'est comme si pour chaque cas, tout était à recommencer, l'occasion de revivre ses débuts. Chaque nouvelle situation révèle d'autres espoirs et besoins du mourant. Gabriel Looser s'explique: «Un homme atteint de cancer du poumon vit ses dernières heures. Je suis assis auprès de



«La conscience de la mort augmente l'estime de la vie.»
Gabriel Looser

lui et je ressens une pression dans ma poitrine. Je me dis que cette pression ne concerne pas uniquement les poumons. Je demande donc à mon patient ce qu'il a sur le cœur. Cette petite question ouvre la brèche. L'homme raconte ce qui l'inquiète, la guérison devient possible.» Aux prises avec la mort, dit Looser, toute règle est inutile. Seul compte le dévouement.

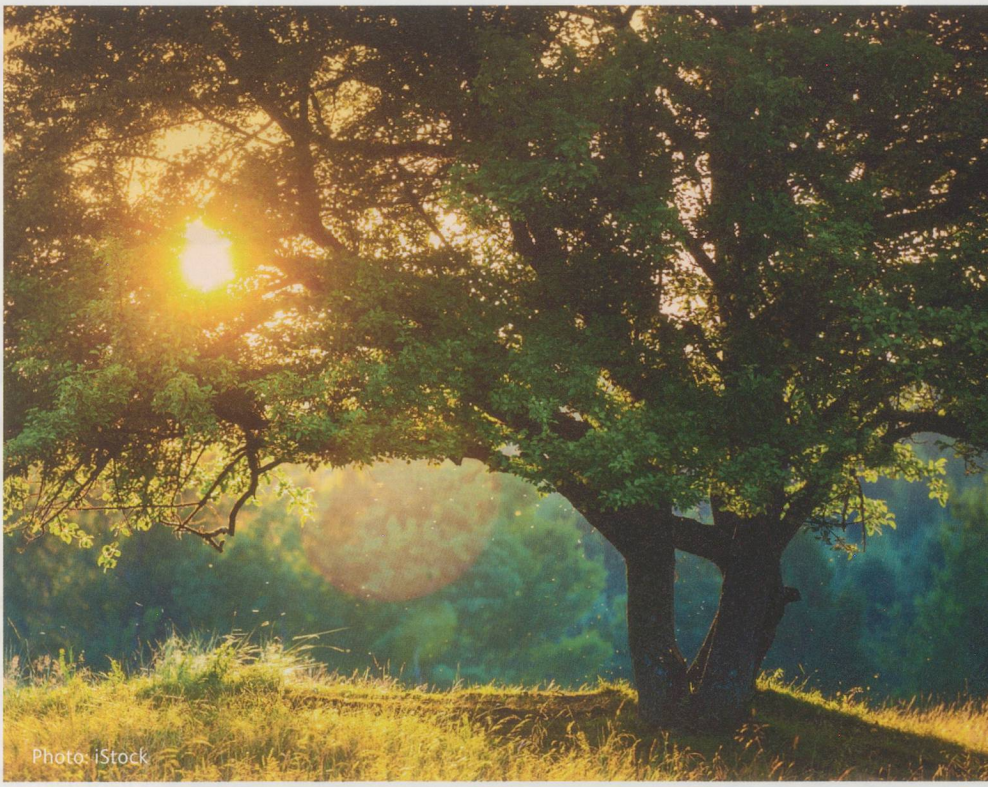


Photo: iStock

Eliminer les pensées qui dérangent

Selon Gabriel Looser, cette capacité de perception découle de certaines attitudes. Par exemple d'un équilibre sain entre compassion et équanimité, résultat d'expériences vécues. Il faut également faire face à la situation de sa propre mort. Gabriel Looser dit penser à sa mort au moins une fois par jour. «Ce n'est pas une pensée négative. Bien au contraire. Cela me dit qu'un jour, je serai mort, mais aujourd'hui, je vis.» Etre conscient de sa mort rend la vie encore plus précieuse.» Les exercices de méditation qu'il dispense également lors des séminaires lui procurent la sérénité nécessaire pour se réconcilier avec sa propre mort. Un élément indispensable est la respiration. Il faut la maîtriser pour apaiser l'esprit. «Dans 90 % du temps, nous pensons à des choses qui ne sont pas importantes. Se concentrer sur la respiration apaise les pensées.»

Gabriel Looser ressent l'influence des pensées néfastes d'une façon impressionnante quand elles diminuent. Au fur et à mesure que le mourant s'approche de la mort, je sens que le contact devient de plus en plus aisé. Il ne pense et ne maîtrise plus.» L'accompagnateur en fin de vie s'explique ainsi le fait que des êtres particulièrement autonomes ont souvent plus de peine face à la mort. Car ils ont l'habitude de rester en contrôle en toute circonstance. «Quand quelqu'un affirme vouloir mourir, il n'est souvent pas encore prêt à accepter la mort. Il n'y a pas de «vouloir» face à la mort. L'idée est plutôt de se soumettre, de s'abandonner.»

La conscience de la vie

Aujourd'hui, Gabriel Looser décrit son activité principale comme étant plutôt la transmission d'informations que l'accompagnement des mourants. Parcourant les pays germanophones pour tenir ses séminaires, il vient de rentrer d'un cours de dix jours organisé en Autriche. Et lorsqu'il offre un accompagnement en fin de vie, c'est à condition de pouvoir garantir le suivi, la continuité requise.

25 ans d'accompagnement: «Cela ne te rend pas dépressif?», lui demande-t-on régulièrement. Bien au contraire. La confrontation avec la mort lui permet de vivre plus intensément. Tous les matins, il puise des forces lors d'une séance de méditation dans son «temple», une pièce remplie de symboles religieux de diverses cultures. Et il a toujours beaucoup voyagé: traversant le désert à dos de chameau, nageant avec les dauphins dans les eaux de l'Atlantique, entreprenant un pèlerinage sur le mont Kailas dans l'Himalaya tibétain... «Cela dit, j'ai 67 ans maintenant. Et mon corps émet des signaux indiquant qu'il est temps de ralentir mon rythme de travail.»

Besoin de «se poser»

Devant la fenêtre de l'appartement dans les combles, les nuages se dispersent et font place à la lumière du soleil couchant. Gabriel Looser s'apprête à exécuter quelques tâches administratives. On s'imagine qu'ensuite, il s'attardera un temps sur sa terrasse avec vue sur le Gurten, ou se promènera dans la nature en s'offrant une pause sur un banc. Car même si Gabriel Looser vit intensément sa vie (les chaussures de jogging dans le couloir en témoignent) et apprécie le fait d'être sollicité pour ses séminaires, il a aussi besoin de temps à autre d'une pause contemplative. «Ce que je fais incite à mener une vie plutôt paisible.»

Sarah King

www.institutlooser.ch

Etre ouvert à ce qu'on ne connaît pas

Les personnes issues de cultures et de religions différentes des nôtres ont souvent des représentations de la vie et de la mort qui nous sont étrangères. Cet état de fait n'est pas nécessairement un obstacle à l'accompagnement spirituel – et devrait, au contraire, inviter au respect et à l'ouverture.

Photo: iStock

Ce qu'on appelle l'Occident chrétien n'a jamais vraiment connu l'unité religieuse. Ce qui est relativement nouveau en revanche, c'est qu'une quantité de gens de cultures et de religions différentes vivent en Europe – et parmi eux, bien sûr, des clients de l'aide et des soins à domicile. «Cela a assurément changé la situation des ministères et des aumôneries», explique Claudia Kohli, Directrice de formation à la Faculté de Théologie de l'Université de Berne. Pour elle, c'est à la fois une difficulté et une chance lorsque plusieurs religions et conceptions différentes se rencontrent. «C'est une dimension essentielle de l'accompagnement pastoral que d'apprendre à «lire» les besoins spirituels d'une personne.» Notre propre bagage religieux peut même aider à comprendre où se trouvent les ressources, estime la théologienne.

Des différences, mais périphériques

Les représentations de ce que sont la vie, la mort et l'au-delà sont parfois radicalement différentes selon les religions, mais «il existe une dimension spirituelle fondamentale, indépendante de tout cela», explique Pascal Mösli, Pasteur et aumônier indépendant à Berne. «Lorsqu'on a intégré le fait qu'on est mortel et qu'on n'a pas de contrôle sur l'existence, on peut déjà être d'un grand soutien pour un patient qui est en train d'en faire l'expérience.» Selon Pascal Mösli, les possibilités d'établir un contact spirituel avec autrui ne manquent pas. Par exemple avec un bouddhiste, en étant éveillé et très attentif à ce qui se passe entre les intervenants, selon sa propre tradition. Ou avec un musulman, en compagnie duquel on peut prier sans aucun problème si l'on pu établir une image commune de Dieu. Bien sûr, il n'en demeure pas moins ce que l'homme d'église appelle «l'odeur d'écurie de la tradition»: autrement dit, le sentiment réconfortant de ce qu'on peut partager avec quelqu'un qui a le même vocabulaire spirituel, les mêmes codes et représentations.

Se prendre mutuellement au sérieux

Au-delà des différences entre les religions, ce sont surtout les manières de se comporter qui sont déterminantes et peuvent faire échouer un accompagnement spirituel. L'empathie, la capacité de prendre au sérieux la personne qu'on a en face de soi, avec ses besoins et ses différences, sont essentielles. Cela suppose également d'être prêt à garder pour soi ses propres représentations religieuses. «La personne doit sentir clairement que je n'ai aucune intention de faire du prosélytisme», précise Pascal Mösli. C'est la condition pour obtenir sa confiance. Et cela s'applique aussi bien aux aumôniers qu'aux collaborateurs de l'aide et des soins à domicile.

Thomas Uhland

Le ciel et l'enfer –

ou à quoi s'attendre lorsqu'on passe de vie à trépas

Toutes les religions cultivent des approches différentes selon leurs conceptions de l'origine du monde, de Dieu, de l'homme et de la vie après la mort. Ce résumé des courants religieux les plus présents dans notre culture ne saurait donc évidemment être exhaustif.

Thomas Uhland

Chrétiens

La foi chrétienne part du principe que l'âme est immortelle et ressuscite après la mort, dans une communion éternelle avec Dieu. Etant donnée la présence du mal en lui, l'homme doit obtenir le pardon de ses péchés. Alors que les confessions protestantes peuvent compter sur le pardon à travers la foi, l'âme a besoin selon la doctrine catholique de passer par le purgatoire. L'homme est appelé à retrouver des relations d'amour avec Dieu et avec les autres en plaçant sa foi en Jésus-Christ. La mort n'est qu'une fin de sa dimension physique. Dans le jugement dernier, Dieu sépare ceux qui accèdent au paradis par la rémission de leurs péchés, de ceux qui tombent dans la damnation éternelle de l'enfer.

Juifs

Selon le judaïsme, l'homme est une créature à l'image de Dieu et donc bon. Il n'a pas le mal en lui mais est simplement tenté par le mal, extérieur à lui. Pour l'éviter, il doit s'efforcer d'obéir en tout point aux préceptes de la loi. En fonction de ses actes (obéissance ou désobéissance à la loi), l'homme ira après sa mort soit au paradis (monde sans souffrances), soit en enfer (monde de tourments), sans savoir ce que Dieu décidera pour lui. Lors de la venue du messie, dans un avenir indéfini, il ressuscitera avec son corps et son âme. On ne sait pas si la résurrection s'applique à tout un chacun ou seulement aux élus. Cet enseignement implique l'idée d'un Jour du Jugement, où la justice de Dieu sera restaurée.

Musulmans

Dans la tradition musulmane, que ce soit pour les chiites ou les sunnites, l'être humain créé par Allah a pour destin de retourner vers Lui: la vie terrestre n'est qu'une étape de l'existence, un état transitoire vers la «vraie vie». La mort exige donc acceptation et soumission à Allah de la part de l'homme, notamment en suivant les 5 piliers de la religion, pour Lui plaire. Selon sa bonne ou mauvaise observance des préceptes de la religion, le croyant ira soit au paradis, (lieu de plaisirs, surtout décrit pour les hommes), soit en enfer (jugement). Mais seul Allah décidera en fin de compte de son sort: l'homme ne sait pas de quel côté penchera la balance de ses actes.

Hindous

L'homme fait partie du grand tout et n'est pas une créature à valeur particulière. Les Hindous vivent dans le cycle permanent des réincarnations. Bien qu'ils connaissent différents paradis et enfers, ceux-ci ne sont que de nature passagère car tôt ou tard, l'homme revient toujours à ce cycle. Ses mérites personnels (Karma) affectent à la fois la prochaine réincarnation et les stations intermédiaires. Son salut arrive lorsqu'il sort enfin du cercle des réincarnations et parvient à l'éveil spirituel. Ce stade est atteint lorsque l'individu a détruit tout son attachement au monde terrestre et ses conséquences. Il disparaît alors de la terre et se fond dans l'univers.

Bouddhistes

Dans l'enseignement de Bouddha, l'existence des cycles de renaissance est comparée à un long voyage. La mort est ainsi à la fois un passage et une opportunité. L'homme, issu de l'évolution de l'univers, doit s'efforcer de s'affranchir de ses désirs pour gagner en détachement vis-à-vis de tout et ainsi trouver la paix intérieure. Comme dans l'hindouisme, il n'a pas de dimension éternelle en lui-même qui survive après sa mort. Le véritable objectif de la vie est d'être sauvé du cycle des réincarnations et de disparaître dans la non-existence, fin de ses souffrances terrestres. C'est le Parinirvana.